

Fabre, Gérard, *Les fables canadiennes de Jules Verne. Discorde et concorde dans une autre Amérique* (Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2018), 201 p.

Jean Morency

Volume 73, numéro 1-2, été–automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068798ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068798ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morency, J. (2019). Compte rendu de [Fabre, Gérard, *Les fables canadiennes de Jules Verne. Discorde et concorde dans une autre Amérique* (Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2018), 201 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 73(1-2), 189–191. <https://doi.org/10.7202/1068798ar>

tion va déboucher sur leur mise en tutelle et sur la mise en place des écoles résidentielles, visant non pas leur autonomie, mais leur assimilation.

Dans les propos des auteurs du *Piège de la liberté*, le paradigme colonial britannique succède à celui de la France (p.406). Cela sous-entend que le modèle colonial de la Nouvelle-Angleterre est adopté après la « chute » de la Nouvelle-France et la prise de possession de la colonie canadienne par les Britanniques. Malgré leurs différences, ces modèles coloniaux de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, développés par Denys Delâge dans ces travaux antérieurs sur les XVII^e et XVIII^e siècles, s’ancrent toutefois dans l’Ancien Régime. Avant les révolutions atlantiques de la fin du XVIII^e siècle, les Treize Colonies britanniques n’ont pas encore adopté pleinement les grands principes du libéralisme.

Cela pose la question du modèle colonial par lequel s’incarne la modernité libérale. Même si les auteurs cherchent à démontrer que cette modernité a constitué un piège dévastateur pour les Autochtones, ils ne caractérisent pas suffisamment, nous semble-t-il, sur quoi repose la spécificité du modèle colonial adopté par les Britanniques et repris par l’État canadien au XIX^e siècle. Les effets de cette modernité libérale sur les Autochtones (réserve, pensionnat, etc.) sont certes clairement exposés, mais en terminant la lecture de l’ouvrage, la question de la distinction entre le paradigme colonial de la Nouvelle-Angleterre et celui des régimes coloniaux mis en place dans l’État canadien et américain dans le contexte du triomphe de l’idéologie libérale reste, à notre avis, ouverte.

ISABELLE BOUCHARD
 Département de sciences humaines
 Université du Québec à Trois-Rivières

Fabre, Gérard, *Les fables canadiennes de Jules Verne. Discorde et concorde dans une autre Amérique* (Ottawa, Les Presses de l’Université d’Ottawa, 2018), 201 p.

Cent treize ans après sa mort, Jules Verne reste sans contredit l’un des écrivains français les plus lus dans le monde. Ses romans d’aventures, regroupés sous le titre des *Voyages extraordinaires*, ont fait le bonheur de plusieurs générations de lecteurs et certains d’entre eux sont devenus des classiques du genre, comme *Voyage au centre de la terre* ou *Le tour du monde en quatre-vingts jours*. Au sein de cette vaste production, il existe trois romans qui certes sont moins connus que les grands chefs-d’œuvre,

mais qui présentent la particularité de se dérouler au Canada : *Le pays des fourrures* (1872-1873), *Famille-Sans-Nom* (1885) et *Le volcan d'or*, rédigé en 1899-1900 et publié à titre posthume en 1906. Dans l'essai qui fait l'objet de ce compte rendu, Gérard Fabre, chercheur au CNRS (*Centre national de la recherche scientifique*) et spécialiste des relations entre la France et le Canada, se penche avec beaucoup de justesse sur ces trois romans qu'il considère comme une trilogie se lisant « comme un formidable révélateur de la place du Canada et du Québec en France » (4^e de couverture). Même si, dans toute sa vie, il n'a passé que quelques heures sur la rive ontarienne du Niagara, Jules Verne était un fin connaisseur de la réalité canadienne, de son histoire et surtout de sa géographie. Selon Gérard Fabre, Verne est parvenu à diffuser cette connaissance au moyen de son immense talent d'écrivain et de sa maîtrise du potentiel métaphorique que représente le Canada, dans une période où la France, qui avait été malmenée par la guerre de 1870 contre la Prusse, tentait de repenser ses alliances, notamment à l'égard de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Dans cette perspective, le Canada pouvait être considéré comme un baromètre permettant justement de réfléchir aux relations possibles de la France avec l'Angleterre, dans la mesure où il constituait un véritable laboratoire des relations entre francophones et anglophones. Fabre note en ce sens une évolution sensible de la pensée de Jules Verne dans *Le volcan d'or*, quand il cesse de voir les Américains comme les alliés naturels des Canadiens francophones, qui sont désormais plus proches de leurs compatriotes de langue anglaise que dans *Le pays des fourrures* et surtout dans *Famille-sans-nom*, un roman où Verne, sans flirter pour autant avec l'idée de l'indépendance du Québec, revendique un nouveau pacte canadien.

Selon Gérard Fabre, une figure importante de l'univers de Jules Verne est celle du voyageur canadien, qui occupe une position stratégique dans *Le pays des fourrures*. L'auteur montre bien en quoi cette figure est tributaire du personnage de Natty Bumppo mis en scène par James Fenimore Cooper dans ses romans, qui ont connu une popularité extraordinaire dans la France de l'époque, où l'on a assisté à une véritable « Coopermania ». Plusieurs écrivains français ont en effet exploité la figure du « coureur des bois » [*sic*] héritée des romans de Cooper, notamment Gabriel Ferry, Henri-Émile Chevalier et Gustave Aymard, dont Fabre décrit bien le parcours. Mais aucun d'entre eux n'est parvenu à faire ce que Jules Verne a réalisé, soit de transformer le stéréotype du voyageur canadien en une figure emblématique, « rebelle à la couronne britannique », et de lui conférer du

même coup un sens hautement politique. La figure du voyageur s'inscrit en effet dans le mouvement de valse-hésitation entre anglophilie et anglophobie qui anime Jules Verne tout au long de sa vie et de sa carrière d'écrivain. Ses romans canadiens traduisent bien cette hésitation, tout particulièrement *Famille-sans-nom*, un roman où Verne s'appuie sur le mythe de la démocratie américaine véhiculé par Tocqueville dans sa lecture des événements de 1837-1838, en insistant sur le rôle joué par les ressortissants américains dans le mouvement de rébellion. On voit se profiler ainsi une américanité assez particulière dans les deux premiers romans canadiens de Jules Verne, qui doit beaucoup aux écrits de Fenimore Cooper et au républicanisme américain. Or, comme je l'ai mentionné plus haut, cette tendance se renverse dans *Le volcan d'or*, où les personnages américains sont caractérisés par la cupidité, tandis que les personnages canadiens, qui sont présentés comme le résultat du métissage franco-britannique, se distinguent par leur élégance d'esprit. Le roman développe ainsi le double visage de l'américanité, opposant l'esprit d'initiative des personnages canadiens à la sauvagerie des personnages américains. Fabre note ainsi chez Verne un changement important dans sa perception de l'Amérique du Nord, le Dominion canadien, plutôt que la République américaine, devenant contre toute attente un modèle à suivre.

Cette présentation schématique ne rend sans doute pas justice à l'excellent ouvrage de Gérard Fabre et à sa connaissance poussée de l'œuvre de Jules Verne, qu'il parvient à situer dans son contexte de façon remarquable. Les rapports entretenus par l'écrivain avec l'esprit de son temps, avec la science, avec le théâtre, avec la littérature, sont très bien décrits et expliqués dans cet essai qui retrace bien le cheminement d'une pensée politique plus ramifiée qu'on pourrait le penser de prime abord. L'ouvrage témoigne aussi d'une maîtrise poussée de l'analyse des textes littéraires, tout en faisant la démonstration de la connaissance dont fait preuve son auteur de la littérature canadienne-française de cette époque, qui forme le point aveugle ou l'angle mort des lectures de Jules Verne, qui aurait sans doute gagné à consulter les auteurs canadiens-français de son temps, notamment Philippe Aubert de Gaspé père, Joseph-Charles Taché et Antoine Gérin-Lajoie.

JEAN MORENCY
 Département d'études françaises
 Université de Moncton